



HAL
open science

**Compte-rendu : DUHEM Ludovic (dir.), Les écologies
du numérique, Colloque International, Écolab, ESAD
Orléans, Orléans, 9-10 novembre 2017**

Lorène Picard

► **To cite this version:**

Lorène Picard. Compte-rendu : DUHEM Ludovic (dir.), Les écologies du numérique, Colloque International, Écolab, ESAD Orléans, Orléans, 9-10 novembre 2017. Azimuts, Le type. Règne, crise et critique, n° 48-49, École Supérieure d'Art et Design, Saint-Étienne, 2017, pp.302-304. hal-03789741

HAL Id: hal-03789741

<https://hal.science/hal-03789741v1>

Submitted on 27 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CECCON (PICARD), Lorène, compte-rendu : DUHEM Ludovic (dir.), *Les écologies du numérique*, Colloque International, Écolab, ESAD Orléans, Orléans, 9-10 novembre 2017, in *Azimuts, Le type. Règne, crise et critique*, n° 48-49, École Supérieure d'Art et Design, Saint-Étienne, 2018, p. 302-304.

Le laboratoire de recherche Écolab de l'École Supérieure d'Art et de Design d'Orléans a organisé le colloque international *les écologies du numérique* les 9 et 10 novembre 2017.

S'appuyant sur des théoriciens qui ont essayé de penser la technique au-delà des « alternatives classiques », l'équipe de recherche d'Orléans a souhaité élargir la notion d'écologie à celle de numérique afin de « construire une critique de la « (post- ou hyper-) modernité » (sic), non pas à travers le militantisme politique ou l'écologie scientifique, mais selon une approche matérielle, psychique, sociale et politique de l'écologie. Selon ce groupe de chercheurs, cette critique doit être menée en prenant garde aux pièges de la naturalisation de la technique (qui aboutit à percevoir les objets comme autonomes, isolés de leurs conditions de production), comme à ceux de l'actuel déterminisme technique fasciné.

Le design dans l'écologie numérique : réduire les effets du capitalisme cognitif ?

Pour dépasser ces théories, l'équipe d'Orléans propose de questionner les « écologies du numérique » par la pratique du design. Car les designers, notamment les designers graphiques, dont la profession mute dans l'économie numérique, voient leurs savoir-faire redistribués plus largement dans l'éventail du processus industriel : s'il relève de leur métier de penser les moyens nécessaires à la cohérence d'un projet et la réalisation de sa communication, ils travaillent désormais les formes d'interactivité (design d'interface), l'interopérabilité et la transmédiabilité (design computationnel). Le colloque est l'occasion de reconnaître leurs compétences comme une « écologie du savoir », qui se déploie à la fois par leur maîtrise technique et leur fonction politique, améliorables selon la marge de manœuvre que le commanditaire leur attribue (lire à ce sujet Annick Lantenois, *Le Vertige du funambule. Le design graphique, entre économie et morale*, Paris, B42, 2010, p.17).

Cette « écologie du savoir » pourrait œuvrer à la réduction (modeste) des effets nocifs du capitalisme cognitif en améliorant, par exemple, le design des interfaces, pour mieux penser les conditions d'utilisation de notre ressource attentionnelle. Notons toutefois que la chose paraît peu évidente au regard de ce que les entreprises phares de l'industrie numérique financent aujourd'hui : l'alliance du design et des sciences cognitives, qui engendrent un design persuasif agressif au service des logiques publicitaires.

Par une approche multidimensionnelle et systémique, ces deux jours furent l'occasion d'esquisser des réponses aux enjeux du design face et dans le numérique. Ils permirent de rassembler des intervenants de différentes disciplines (sociologues, philosophes, ingénieurs, artistes, jeunes designers et chercheurs en design) pour penser et enrichir le rapprochement entre les pratiques contemporaines du design et une conception « écologique » du numérique.

Ces réflexions ne se positionnent pas en faveur d'une suppression radicale des effets du capitalisme cognitif, mais plutôt pour son atténuation. Un compromis donc, qui consiste à interroger comment le design reconfigure le numérique dans le processus de création, mais aussi comment se transforme le design lui-même. Réinterroger le design a pour objectif de s'éloigner des « antinomies de design radical et écologisme militant » et « mensonges publicitaires », mais aussi de chercher une alternative à l'éco-design apparu à la fin des 1990, qui n'a su interroger ni les principes de l'économie industrielle, ni la dimension des représentations qui participent, selon les organisateurs, à la « prise de conscience et au passage à l'acte des individus ».

Critiquer la (post- ou hyper-) modernité

Rouvrir à une critique de la (post- ou hyper-) modernité peut s'avérer fécond tant le systématisme toujours actuel de l'emploi des préfixes « post- », « hyper- » (« post-internet », « post-numérique », « hyperindustriel », « hypermoderne »...) désarme la pensée critique et engendre une posture fataliste qui empêche la mise en lumière de certains faits occultés. Il nous semble en effet que ce maniérisme linguistique révèle l'intégration de la culture disruptive à notre société occidentale,

qui s'organise à partir de la négation des impensés d'une industrie technologique affichée comme agent réformateur du social. Il est une « deuxième omission » annonçant la prochaine innovation, soit le renouvellement et le renforcement du capitalisme cognitif. Ainsi les effets de rupture par l'innovation deviennent les meilleures armes de ce capitalisme : évoluer pour sortir de ce qui semble faire crise, et ce par l'omission de l'histoire. Ainsi, nous aurions trouvé intéressant que cette posture critique de la « post- » ou « hyper- » modernité présente dans l'argument soit plus développée lors de la manifestation. Cela étant, ces pistes de réflexions ne manqueront probablement pas de s'épanouir dans les années à venir.

Repenser une économie du design ?

On relèvera également, au regard des échanges, la difficulté de penser l'économie des professions dites « créatives ». La question n'est pas abordée, tandis que la passion pour l'intégrité dans la pratique artistique y est toujours autant encouragée, à travers « les nouvelles frontières du travail » dans l'économie numérique. Cette attitude conduit malheureusement les générations nouvelles de praticiens à sous-évaluer la valeur de leurs tâches. Par ailleurs, lors des différents débats, deux décalages importants nous sont apparus : un premier entre l'expertise des jeunes générations de designers et les moyens qu'on leur donne pour la réaliser ; un deuxième entre ce qu'aimeraient mettre en place ces praticiens en termes d'innovation sociale, et ce que projettent les autres professions. Ces dissensions glissent souvent vers la croyance désuète dans le pouvoir « magique » des productions esthétiques, l'apparition devenant fin en soi, tandis que l'économie du travail de ceux qui les produisent demeure sous-pensée, et dont la seule alternative semble appeler « un designer indépendant et compétitif » (voir : Alliance française des designers, « Devenir un designer indépendant compétitif », formation, Paris, Pyramyd, 2018). Elles soulignent le refus contemporain de reconnaître la valeur du travail des designers et d'intégrer un design à détermination sociale au circuit de l'innovation industrielle, ce qui n'empêche pas pour autant cette dernière d'instrumentaliser la profession.

Ce dernier point nous amène à redoubler de vigilance face aux « nouveaux » pièges du capitalisme cognitif. Si la naturalisation et le

déterminisme technique arrivent aujourd'hui à être identifiés, il convient cependant d'être attentif à celui de « l'innovation créative », spécialement celle présentée comme collaborative et sociale, qui semble certes proposer des perspectives de recherche et d'organisation du travail intéressantes, mais qui œuvre simultanément à l'institution légitime d'une économie de travail difficile. Devant se réinventer constamment, beaucoup de designers indépendants cumulent les emplois (alimentaires) pour intégrer le circuit d'innovation.

« L'écologie numérique » est-elle propice pour réactiver une forme de confiance à l'égard des designers ? Il nous semble que dans l'économie numérique, nous designers sommes toujours autant tributaires d'une commande industrielle autoritaire. De ce point de vue, l'auto-détermination médiatisée dans le secteur du numérique à l'égard des professions créatives relève de mécanismes illusoire. Il faudrait donc interroger en profondeur ce que proposent réellement ces « nouvelles » modalités et terrains de recherche, dans une économie viable, au-delà des discours du secteur numérique présents dans l'espace médiatique. Reste à déterminer si cette « écologie du savoir » peut répondre à une écologie « sociale », ou si elle est, en l'état, l'exécution des désirs produisant « l'économie de la connaissance » propre au capitaliste cognitif. Il faudrait aussi interroger quelle est la marge de manœuvre réelle des designers dans l'élaboration de cette « écologie du savoir » et analyser les rapports de subordination qu'entretiennent les entreprises hyper-centrales avec les designers.